

De Chair et d'Os

Roman

Didier Quesne

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne*, 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I*, 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leb'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons*, 2005
- *La Lande aux sorciers*, 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011

*Pour mes quatre enfants et pour Nabelle,
mon Arz'h personnelle.*

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : juin 2013

ISBN : 2-915653-46-1

– Prologue –

Nous avons roulé une grande partie de la journée. Plus de 600 km pour arriver dans cette région vallonnée, saturée de soleil. Depuis que nous avons quitté l'autoroute, nous traversons de grandes forêts qui épousaient les reliefs; vert sombre des résineux, bourgeons plus clairs et plus tendres des feuillus. L'endroit était magnifique et je me sentais heureux de passer quelques jours dans ce paysage. Jusqu'à ce que je la voie.

C'était une grande propriété. Très grande. En fait, je m'aperçus que le mur d'enceinte disparaissait derrière la colline, comme un gigantesque serpent minéral.

— Dis voir, c'est la muraille de Chine, ce mur ! m'exclamai-je.

— T'as vu ? c'est géant, hein ? t'as un site d'enfer derrière ce rempart ! affirma mon conducteur.

— Un site d'enfer... ça promet ! murmurai-je.

— Hein ?

— Rien, rien.

Quand on arriva devant l'entrée du domaine, je pris conscience de la taille du mur. Il devait mesurer au moins cinq à six mètres de haut. Cinq à six mètres de béton lisse et gris qui donnaient une impression désagréable, comme si l'on n'avait pas été les bienvenus dans cet endroit. Il y traînait un je-ne-sais-quoi de sinistre et lugubre, malgré le soleil éclatant qui inondait le mur de lumière. D'un seul coup, cette idée de participer à un jeu de rôle grandeur nature, un « GN », comme disait Marc, ne me paraissait plus si bonne que ça.

Tout s'était engagé sans que j'y accorde réellement d'importance. On en avait vaguement parlé lors d'une soirée chez lui, à laquelle il m'avait invité ainsi que certains de ses amis « rôlistes ». J'avais alors découvert une sorte de secte étrange composée de gens capables de passer des heures entières assis sur un tapis au milieu d'une pièce, à manger des Fraises Tagada et à boire du coca ou du vin rouge. Ils jouaient sur une espèce de grand carton coloré où étaient dessinés des routes, des plans, des coffres au trésor... Ils lançaient des dés à 8, 10, ou même 20 faces, employaient un « méta langage » compréhensible par les seuls initiés, du style :

— Ah non ! Encore un fumble !

Ou alors :

— Elle est où ma feuille de perso ?

— Ben, elle était là... ah ! je l'ai, elle était sous le paquet de Tagada...

— Donne.

— Une fraise ?

— Nan ! mon perso...

— Pourquoi ? ah ! tu veux vérifier tes caract', hein ? Mais on sait que t'es un grosbill !

— N'importe quoi...

Ils avaient parlé de cartes, de quête, d'Orcs, de demi-Orcs, de MJ, d'extension, de paravent, de règles s'ajoutant à d'autres et les annulant, mais pas toujours... J'avais d'abord tenté de saisir quelque chose, de m'intéresser puis, très rapidement, la discussion avait largement dépassé mes capacités de compréhension. La seule chose que je retenais de cette soirée était mon acceptation à la proposition qu'avait faite Marc de participer au prochain GN qui devait se dérouler en avril pendant quatre jours entiers. La seule évocation de cette perspective les avait tous fait se taire et les avait plongés dans une réelle excitation anticipée.

— Ce serait cool que tu viennes, m'avait dit Marc. Tu sais combattre et on aurait une équipe plus complète. En plus, je suis sûr que ça te plairait. Tu ferais un malheur !

— Il aurait quelle classe ? avait demandé une fille, jolie, en se tournant vers moi comme pour évaluer mes capacités.

— Je sais pas... guerrier ? avait proposé un autre.

— Ouais, guerrier, ça t'irait carrément bien, avait approuvé Marc. Avec ton expérience de combattant, tu...

— Mon expérience de combattant ne va pas très loin, avais-je tenté de temporiser.

— Pas très loin ? attends ! s'était-il écrié, 5^e dan, si c'est pas une expérience, qu'est-ce que c'est ? vous le verriez quand on combat ! on peut essayer de le toucher qu'on s'en est déjà pris trois ou quatre dans la tête !

Tout le monde m'avait regardé d'un air impressionné. Du moins, c'était ce que j'avais cru voir. Ils avaient insisté, m'avaient fait part de leurs expériences lors de précédents GN. Ils semblaient sincères dans leur insistance à me voir accepter. N'ayant rien d'autre de prévu à cette période et, je dois l'avouer, assez intéressé pour voir de l'intérieur ce qu'était un jeu de rôle grandeur nature, j'avais finalement été d'accord pour tenter l'aventure.

Marc, je l'avais connu au *kendo*. Il était arrivé un jour dans le *dojo*, avec son air pataud et ses cheveux longs, et avait assisté au cours, assis sur un banc en bois inconfortable pendant deux heures. Je n'avais pas été étonné de voir quelqu'un à cette place car, en début d'année, il n'était pas rare que des gens viennent d'abord simplement observer un entraînement pour savoir s'ils voulaient pratiquer.

Il était revenu dès le cours suivant, avait immédiatement pris sa licence et acheté un *shinai* et un *boken*. Cela faisait maintenant deux ans qu'il pratiquait avec assiduité trois fois par semaine mais, du fait de son étonnante incapacité à coordonner ses mouvements, il progressait plutôt lentement. Cela ne semblait pas l'inquiéter. Il venait très régulièrement aux séances, souvent de bonne humeur. Il était sympathique, toujours enjoué et, hormis son côté très extraverti et parfois un tantinet mystique qui m'agaçait un peu, on pouvait passer des moments agréables avec lui.

Là, devant ce domaine qui me paraissait clairement hostile, je ne me sentais pas à mon aise et me demandais une nouvelle fois si j'avais bien fait de dire oui. Une partie de mon esprit me hurlait de faire demi-tour et de quitter ce lieu. Je ne pensais pas être superstitieux, craintif, ou quoi que ce soit dans ce goût-là, mais

maintenant que nous étions arrivés à destination, je dus avouer que j'avais peur. Je ne savais pas ce qui motivait ce sentiment, rien ne semblait particulièrement menaçant. Je ne comprenais pas, je n'avais jamais ressenti une telle urgence auparavant...

— Pas très engageant ce mur. C'est une prison derrière ? demandai-je.

— Une... ? mais non, c'est sûrement le terrain de jeu.

— Ouais.

— Allez, commence pas...

— Je ne pense rien, je t'assure, mentis-je avec un ton faussement enthousiaste. J'ai hâte de voir ça. On y va ?

Marc sourit et fit avancer sa voiture jusqu'au portail. Un homme apparut soudainement, sortant d'on ne savait où.

— Ouah ! t'as vu ça ? il se matérialise devant nous ! s'extasia Marc.

Je ne pus m'empêcher de me moquer :

— Trop fort.

Le type avança jusqu'à la voiture. Vêtu d'une sorte de veste en tissu coloré et chaussé de bottes de cuir qui montaient sur les jambes de son large pantalon de toile, il semblait directement sorti d'un film sur le Moyen-Âge. Il n'était pas très grand mais, d'après ce que je pouvais en juger depuis ma place, visiblement très puissant. Sur son côté gauche, il portait une grande épée sur la poignée de laquelle était enchâssée un bijou pourpre. Il se pencha pour regarder Marc :

— Messire, je me dois de vous mander le laissez-passer officiel autorisant votre présence en ces lieux.

Mon ami lui donna la copie de nos deux fiches d'inscription, tandis que je me faisais la réflexion que ce type se prenait trop au sérieux en surjouant son rôle et en s'exprimant de cette façon. Il examina les papiers, puis les enfouit dans un sac en cuir qu'il plaça ensuite dans son vêtement. En échange, il nous donna deux fiches cartonnées avant de nous dire en s'écartant :

— Je vous souhaite la bienvenue sur les terres de monseigneur le duc d'Hessois et vous assure de tout mon dévouement et de celui de mes hommes pour que ces quelques jours passés en notre compagnie soient les plus... marquants de votre vie.

Quand il se redressa, le joyau de son arme accrocha le soleil et lança un éclair violet qui me frappa l'œil. Je ne sais toujours

pas pourquoi, mais je pris cet éclat pour un avertissement, une mise en garde très claire qui me glaça. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise et ne comprenais pas la raison de cet état d'esprit. Je n'aurais pas eu peur du ridicule qu'un tel comportement m'aurait valu, je me serais jeté sur le volant et me serais enfui le plus vite possible. Pour je ne sais quelle raison, je sentais qu'il fallait que je me sauve, que je quitte cet endroit. Je tentais de me contrôler, mais une sourde terreur, un besoin urgent et impérieux de fuite me prenaient entièrement. J'inspirai profondément pour chasser ce sentiment. En vain.

Marc n'avait rien perçu de mon trouble. Extatique, il remercia d'un signe de tête, me jeta un coup d'œil et, passant la première pour entrer dans le parc, il me dit :

— Il nous assure de tout son dévouement et celui de ses hommes ! t'as entendu ? c'est cool, non ? on est déjà dans le GN, là !

Je ne fis aucun commentaire, ne voulant pas passer pour un rabat-joie.

Il fit avancer sa voiture dans une allée pavée et bordée de hauts platanes. Me retournant, je vis le portail se refermer lentement, tandis que le type, solidement campé sur ses pieds et les mains sur les hanches, nous regardait nous éloigner. Il me sembla que mon destin venait d'être scellé.

– Chapitre Premier –

Le parc était encore plus grand que je l'avais cru. Je n'avais pas vérifié depuis l'entrée du domaine, mais je pense que nous parcourûmes facilement trois kilomètres sur cette allée qui se transforma en un chemin si peu carrossable que Marc dut rester en seconde pour éviter que l'on soit trop secoués. Nous traversâmes un taillis très dense qui, sur ma droite, semblait descendre dans une vallée au fond de laquelle je crus apercevoir une vaste pièce d'eau. Un peu plus loin, nous fûmes croisés par quatre cavaliers vêtus de la même manière que celui qui gardait l'entrée du domaine. Leurs chevaux menaient un petit galop et aucun des hommes ne nous adressa un regard. Nous n'aurions pas existé qu'ils ne se seraient pas comportés autrement.

— T'as vu ces types ? m'avait demandé Marc.

— Oui.

— Je ne sais pas s'ils jouent, ou si ce sont des PNJ...

À voir ma tête, il précisa :

— Des personnages non joueurs.

— À quoi ils servent, ces PNJ ?

— À donner des infos sur les quêtes à entreprendre. Ils connaissent une partie du scénario et veillent à ce que le jeu se déroule bien. Ils se mêlent à la foule et participent parfois aux combats ou aux discussions à la taverne, tout ça. Les chevaux, c'est dément, non ?

— Sans doute. Dis-moi, qu'est-ce qu'il doit se passer maintenant ?

— On va retrouver les autres PJ de notre faction.

— Les PJ, c'est les... ?

— Les personnages joueurs. Il va y avoir une précision sur les règles et l'avancée de la campagne par un orga, et...

— Un orga, c'est comme le maître du jeu, c'est ça ? l'interrompis-je encore.

— Maître *de* jeu, c'est ça.

— Si j'ai bien compris, cet orga, c'est lui qui écrit l'histoire, qui définit le rôle des personnages.

— Ouais, il décide du scénario, de l'ambiance du jeu et du background des perso.

— Ça ne doit pas être évident, notai-je.

— Tu l'as dit. Et pour les GN, c'est encore pire que sur table, parce qu'il faut vraiment être rigoureux et savoir ce qu'on peut faire, ce qu'on ne doit pas faire. Si t'as un orga qui merde, ça peut avoir des conséquences sur tout le scénario. D'ailleurs, avec un GN de cette taille, il n'y a pas qu'un seul orga, il ne s'en sortirait pas. Ils doivent être assez nombreux et ça fait des mois qu'ils bossent sur le scénario, le background, les quêtes à mener, tout ça... Si le scénario est prenant, tu décolles complètement, tu vis une autre vie. Tu crois vraiment que le type à qui tu parles est un elfe, même si tu te doutes bien que ce sont des fausses oreilles. De la même façon, quand il te parle de trucs étranges (des légendes, des rumeurs, des monstres qu'il aurait entraperçus...), tu ne penses pas une seule seconde à remettre en question ses propos et son histoire. Tu attends l'attaque des Orcs dans ton camp retranché et quand tu les vois foncer sur toi en hurlant, tu as vraiment les foies, la peur te prend les tripes. Dans les combats de masse, tu penses à faire corps avec ceux de ton équipe, dos à dos, épaule contre épaule, tu formes un mur, et tu n'abandonnes personne, c'est ta seule chance de survie. Du coup, tu es solidaire, intrépide. Tu vas puiser dans le meilleur de toi-même pour survivre, même si tu sais bien que tu ne meurs pas pour de vrai. La nuit venue, tes réflexes ne sont pas les mêmes, tu hésites à te déplacer seul, tu guettes les ombres, tes sens sont en alerte. Tu écoutes les bruits de la nuit, tu cherches les changements et, quand quelque chose ne se passe pas normalement, c'est la vraie peur qui s'installe.

— Mais... quand on se bat, on porte les coups ?

— Oui, on porte les coups, mais tu sais, je t'en ai déjà parlé, avec des armes en mousse, enfin non, pas en mousse, mais qui ne blessent pas. On peut faire un peu mal, si on cogne comme un bourrin, mais on ne blesse pas.

— Elles doivent être légères, alors ?

— Ça, c'est sûr, bien plus qu'un *boken* ou même qu'un *shinai*. Tu frapperas vite, toi.

Sentencieux, il précisa, le doigt levé :

— Et souviens-toi, jamais à la tête !

Je n'avais pas bien compris comment se déroulait cette phase du jeu, qui était celle qui m'intéressait le plus, bien entendu. J'avais envie de me mesurer à des adversaires qui ne connaissaient pas les règles du *kendo* et devaient combattre un peu n'importe comment, du moins, je l'imaginai. Il est souvent très difficile de combattre contre un débutant. Il a dans la tête les images de grandes coupes tranchantes, où le sabre décrit une arabesque très esthétique, mais peu efficace. Il frappe souvent à tort et à travers, fort, et il n'est pas simple de placer une belle attaque imparable et indiscutable. Quand un pratiquant devient capable de vaincre un vrai débutant à chaque combat, c'est qu'il commence à réellement maîtriser le *kendo*. C'était cette perspective qui m'avait en partie décidé à participer au GN.

Nous arrivâmes enfin en face d'une demeure en pierre près de laquelle se tenait une petite foule. Plusieurs personnes faisant visiblement partie de l'organisation orientaient les gens dans différentes directions. L'un d'eux fit signe à Marc et lui indiqua un grand pré qui servait de parking pour les véhicules des participants. Il y avait là une telle quantité de voitures et de minibus, que je me serais cru à une manifestation sportive de grande envergure. Je vis même trois cars de tourisme. J'en fis la remarque à mon ami.

— Ouais, je crois qu'on est quatre cent cinquante, ou cinq cents.

— Cinq cents ? sifflai-je.

— Pas mal, hein ? il va y avoir des étrangers, répondit-il en descendant de voiture. Des Allemands et des Anglais, il paraît. Ils sont très forts, d'après ce que je sais. On prend nos affaires et on y va ?

Il avait ouvert le coffre et saisi son sac. Il était impatient de se plonger dans ce monde irréel, de vivre cette aventure qu'il attendait depuis plus d'un an, d'après ce qu'il m'avait dit. Je pris mon matériel de *kendo*. N'ayant pas envie d'acheter un costume ou toute autre tenue vestimentaire, j'avais décidé de ne rien changer

à mes habitudes, d'autant que Marc m'avait assuré que mes vêtements de *kendo* pourraient me faire passer pour un personnage venant d'autres contrées et accueilli par un noble « européen ». J'avais également mes armes de *kendo*, c'est-à-dire mes deux *shinai* et mon *boken*.

— Tu les prends ? s'étonna Marc en désignant mon étui.

— Pas envie de laisser ça dans le coffre de ta caisse. Deux *dobari* et un *boken* en ipé, je n'ai aucune envie de me les faire tirer.

— T'aurais pas dû les amener.

— C'est vrai, mais quand j'ai pris mon sac, je n'ai pas réfléchi et j'ai emporté aussi l'étui des armes. L'habitude.

— Bah, tu les laisseras dans la tente, personne n'y touchera.

— La tente ?

— À ce GN, on aura un abri rien qu'à nous. Pour les autres auxquels j'ai participé, on avait apporté des tentes personnelles mais là, dans les règles qu'on a reçues, il était précisé qu'on n'avait pas besoin d'apporter de quoi se loger. Donc j'imagine que ce sera des tentes du surplus de l'armée, ou quelque chose comme ça. En principe, il est prévu un camp par faction. En plus, il y aura la taverne. Tu sais, je te l'ai dit l'autre jour. Sur les longs GN, il est prévu une grande tente, ou un abri en dur parfois, pour manger, se faire cuire quelque chose, se réchauffer s'il fait froid.

On gagna l'espace situé devant la grosse bâtisse. Des voitures arrivaient toujours, efficacement dirigées par des « moyen-âgeux ». Il semblait que l'organisation de cette manifestation était parfaitement rodée. Des panneaux indiquaient l'endroit où l'on devait se rendre, suivant les cartons que nous avait donnés le type à l'entrée du domaine, nous avons la lettre D et le numéro 15. Dociles, suivant un chemin de terre, nous nous dirigeâmes dans une sorte de vallée où nous découvrîmes un véritable petit campement de tentes blanches disposées en un vague cercle au centre duquel brûlait un feu immense.

— Ouah ! dément ! s'exclama Marc.

Je ne fis aucun commentaire, mais songeai que si l'on avait à subir une attaque, ce qui, si j'avais bien compris, pouvait très bien se produire, on se trouvait dans une véritable cuvette, illuminée comme un phare qui plus est.

Chacune des tentes portait un petit fanion qui battait mollement au vent, et sur lequel était inscrit un nombre. Nous devions chercher le 15.

Marc s'était arrêté et discutait avec deux types, sans doute de ses connaissances. Je gagnai donc seul l'abri qui nous avait été assigné. Plusieurs rangs de tentes avaient été constitués, et la nôtre était un petit peu à l'écart et assez loin du feu central. Curieusement, j'en fus satisfait.

— Ah ! Yves ! vous êtes arrivés ?

Une des filles que j'avais rencontrées chez Marc se tenait dans la tente et m'accueillit avec un grand sourire.

— Tu vois, lui répondis-je.

— T'es tout seul ?

— Marc parle avec des gens.

— Marc a beaucoup d'amis, il est très liant, dit-elle en riant. Ça va ? t'as pas peur ? ça fait beaucoup de monde d'un seul coup pour quelqu'un qui n'est pas habitué aux GN.

— Peur, non. Perdu, un peu.

Je regardai l'intérieur de la tente et lui demandai :

— Je me mets où je veux ?

— Oui. Là où il n'y a pas encore de sac. Tu es prêt pour la meule ?

— La meule ?

— Le combat, la marave... Beaucoup de participants viennent surtout pour ça dans les GN, pour meuler, m'expliqua-t-elle. Il y en a même qui ne viennent *que* pour ça. Avec quatre cents joueurs, ils vont être servis.

Elle regarda mon sac, mon étui et me demanda :

— Tu as quoi là-dedans ?

— Mes armes de *kendo*.

— Oh là ! tu ne peux pas t'en servir ici ! il faut des armes qui ne blessent pas, s'écria-t-elle.

— Je sais, je sais, Marc me l'a dit, mais je n'ai pas voulu les laisser dans la voiture. Je vais choisir ce qui me conviendra le mieux avec Marc tout à l'heure.

— Ah, tant mieux. Donc, tu es là pour les batailles ?

— Oui, c'est ça. Et toi, m'enquis-je, tu viens pour quoi ?

— Les quêtes, le mystère. J'aime tout ce qui touche au fantastique et c'est seulement dans le jeu de rôles que je trouve ce qui me plaît. Alors, les GN, t'imagines !

— Vaguement, répondis-je. C'est mon premier.

— Ah oui c'est vrai, alors tu vas voir. Si tu aimes, ce sera définitif. On est accroché, ou pas du tout.

J'allai poser mon sac dans la tente. Dix lits de camp étaient installés en deux rangs parallèles. Quatre d'entre eux étaient déjà occupés. J'en choisis un loin de l'entrée, et près d'une fermeture éclair qui permettait de joindre deux pans de la toile. Je fis ce choix inconsciemment, sans réfléchir à ce qu'il impliquait. Je glissai mon étui d'armes sous le lit, et posai mon sac à terre.

Marc arriva peu de temps après, ainsi que d'autres membres de notre équipe. Nous étions huit. Quatre femmes et quatre hommes. Ils se connaissaient tous et avaient déjà participé à plusieurs GN ensemble. Je craignais un peu de rompre leur harmonie, j'en fis la remarque.

— Mais non ! s'empressa de répondre Marc. Tu vas nous apporter beaucoup en tant que guerrier étranger.

— Il faudra quand même qu'il nous suive parfaitement dans nos choix, ou alors on va passer à côté du scénar, dit un des trois autres.

Il s'appelait Loïc. Grassouillet, le cheveu noir piqueté de pellicules, de petites lunettes, et un air visiblement pénétré de l'importance de ces journées de jeu, il ne m'avait pas plu. D'emblée.

— Ne connaissant rien à rien au GN, je n'ai pas l'intention de me comporter autrement que de façon très docile, répliquai-je avec un grand sourire.

Marc commençait à me connaître. Il enchaîna immédiatement :

— Yves est sous ma responsabilité, c'est moi qui l'ai invité. Je suis certain qu'il sera à sa place dans l'équipe. Bon, il nous reste encore un peu de temps avant le briefing, ajouta-t-il en regardant ostensiblement son poignet.

Loïc eut comme un hoquet d'indignation :

— Tu vas pas garder ta montre ?

— Je vais l'enlever, le rassura Marc sans cesser de sourire. Je n'ai pas encore eu le temps de le faire, on s'est pas changés.

— Notre groupe ne doit pas se faire remarquer par des anachronismes de débutant, dit l'autre d'un ton sentencieux et sans appel. Personne d'autre n'a de montre ou de portable dans ses poches ?

— Il ne faut sans doute pas que je prenne mon iPod, alors ? demandai-je.

— Ton... ? faillit s'étouffer Loïc.

— Mais non ! intervint encore une fois mon ami. Il déconne !

— Un iPod !

— Il déconne, je te dis, Loïc, il déconne. Allez viens, Yves, on s'habille et on va visiter le camp.

Quand il quitta la tente, j'eus encore le temps d'entendre l'autre qui demandait : « mais un iPod !... ».

Nous nous changeâmes dans la tente. Porter mes habits de *kendo* en public, *hakama* et *keigo-gi*, ne me dérangeait pas. J'en avais l'habitude, lors des stages, quand nous devions sortir pour acheter un sandwich à la pause de midi, je ne me rhabillais jamais.

Marc me fit essayer plusieurs types d'armes. Toutes les épées, ou ce qui s'en rapprochait, étaient très légères, trop légères.

— Je ne sens rien avec ça...

— Tiens, essaie celle-là. Mais après, je n'ai rien d'autre à te proposer.

Il me tendit une espèce de truc improbable, un genre de sabre à la lame tarabiscotée, mais dont le poids, bien que trop faible, me convenait presque.

— Allez, vendu, lui dis-je.

— Parfait. Viens, on va tâter l'ambiance.

Il me conduisit vers la taverne. Il voulait me faire entrer directement dans le GN et pensait que me plonger dans l'ambiance qui devait déjà régner là-bas me donnerait une idée concrète de ce qu'était le monde particulier dans lequel nous allions vivre durant ces quelques jours. Il n'y avait pas de grande tente, mais une sorte de long hangar à la porte duquel une enseigne en métal indiquait : « Taverne du gros Thibault ». Elle se balançait lentement au vent du soir en grinçant un peu. Encore une fois, je ne pus m'empêcher d'entendre une plainte, une sorte de chant lancinant et lugubre dans le mouvement de cette plaque de métal. Je ne comprenais pas quelle sorte de pressentiment ridicule me mettait dans cet état d'esprit, mais je ne parvenais pas à m'en défaire.

— Holà ! s'exclama Marc en entrant dans la taverne. À boire pour moi et mon invité !

Cette commande me sembla un tantinet caricaturale, mais personne ne sembla s'en moquer, il y eut même quelques-uns qui levèrent leur chope en souriant. Il y avait plusieurs personnes

dans l'établissement, assises à de longues tables en bois. Elles buvaient apparemment de la bière et du lait dans des gobelets métalliques ou en terre cuite. Plusieurs d'entre elles me dévisagèrent un instant. Sans doute parce que ma tenue de *kendo* tranchait nettement avec les autres vêtements ?

Nous allâmes vers le bar, où deux types aux cheveux longs et blonds, et qui portaient une cotte de mailles, étaient accoudés et discutaient entre eux.

— Ah ! guerriers ? demanda Marc avec un sourire.

Les deux autres le regardèrent sans répondre, puis parurent l'ignorer superbement.

— Tu vois, tu n'es pas le seul étranger, me dit mon ami sans se départir de son sourire.

— Et ils boivent quoi, ces guillaumes ? s'enquit une fille.

— Cerveoise, répondit Marc.

— Et ton compagnon ?

Je hochai simplement la tête, ne sachant pas si je devais parler français, étant censé être étranger. Je ne voulais pas faire d'impair et mettre Marc dans l'embarras. Apparemment, j'avais bien réagi, car ce fut toujours en souriant qu'il dit à la serveuse :

— Mon invité est étranger. Il prendra une cervoise lui aussi.

Je lui demandai :

— Dis-moi, je suis censé m'exprimer correctement, ou pas ? je parle français, ou j'en dis le moins possible ?

— Tu parles comme nous, me rassura mon ami, t'en fais pas.

Quand nous fûmes servis, je pus regarder l'ensemble de la salle. On y conversait, on y riait, fort. Certains se parlaient à voix basse, comme des conspirateurs. D'autres échangeaient des sacs, de petites bourses contre des rouleaux en papier.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demandai-je à Marc en désignant trois hommes qui semblaient négocier quelque chose à un autre vêtu de blanc et portant une perruque de cheveux gris clair.

— Ils achètent sûrement des sorts à ce druide, m'expliqua mon ami.

— Des sorts ?

— Des formules d'invisibilité, des potions antipoison, des choses comme ça.

— Une formule d'invisibilité ? m'étonnai-je. Mais... comment on sait qu'ils sont invisibles ? à moins qu'ils ne le soient réellement ?

Marc ne releva pas mon humour douteux.

— Ils se croisent les mains sur la poitrine, et à ce moment-là, tu ne les vois plus.

— C'est-à-dire qu'on n'a pas le droit de les voir, c'est ça ?

— Oui, tu ne les vois plus.

— Ah.

Nous finîmes nos bières en silence, simples spectateurs des scènes qui se jouaient dans la taverne.

— On y va ? me proposa Marc quand nos verres furent vides.

— Je te suis. On fait quoi maintenant ?

Il allait me répondre quand un homme entra dans la taverne et clama :

— Oyez ! Le briefing va commencer sur la grande place dans trois minutes !

— Allons-y, il ne faut pas louper ça, c'est là qu'on va avoir des infos sur le scénario. Viens, me dit Marc.

Quand nous fûmes à l'endroit du rassemblement, le nombre de personnes me frappa. Nous formions une véritable foule. Je renonçai à évaluer la quantité de participants. Cinq cents, avait dit Marc. Ça ne me semblait pas exagéré. Tous ces gens étaient habillés selon le même mode vestimentaire axé sur le Moyen-Âge fantastique. Il y avait des gueux, des chevaliers, des seigneurs, des magiciens, des soldats... Certains costumes étaient absolument magnifiques et n'auraient certainement pas juré dans une reconstitution rigoureuse. Des personnages commençaient à jouer leur rôle à la perfection, parlant une langue désuète à connotation moyenâgeuse, ou même tentant de dérober les bourses de cuir qui pendaient à la ceinture de types dont l'allure donnait à penser qu'il pouvait s'agir de riches marchands.

— Regarde, dis-je à Marc en désignant une jeune femme habillée d'une robe à la propreté douteuse et qui laissait négligemment traîner sa main vers une bourse rebondie.

— Oui, dit-il avec un petit rire, ça a commencé. Cool, non ?

— Amusant.

— Je la connais, je l'ai déjà vue à la campagne du Druide Noir. Elle est habile et te dérobe tes effets sans que tu sentes quelque chose.

Mon angoisse du début avait complètement disparu, et je la mis sur le compte de la fatigue du voyage, ou de la crainte de ne pas être à la hauteur. Maintenant je me sentais bien et avais hâte d'en savoir plus sur ce que nous aurions à accomplir.

La nuit était tombée, et la vaste esplanade qui faisait face à la maison était éclairée par plusieurs immenses torches qui répandaient une lumière chaude sur le visage des participants. Nous étions encadrés par les membres de l'organisation, reconnaissables aux insignes particuliers qu'ils portaient sur leurs vêtements de cuir, comme des armoiries très bien faites. Une vaste estrade avait été montée devant la maison, et était décorée par des tentures écarlates sur lesquelles figurait un blason. Le même que celui qui ornait les gonfanons bougeant doucement au vent du soir.

— De gueule, un loup d'azur par un clôt d'or gardé, lut Marc.

— Quoi ? demandai-je.

— C'est le blason du Clôt. Le loup est bleu, la palissade est jaune, et le fond est rouge. Ça donne à peu près ça : « de gueule, un loup d'azur par un clôt d'or gardé ». C'est de l'héraldique, le langage des blasons nobliers.

Je fis une moue admirative.

— T'as vu ? dit-il en riant. Je t'en bouche un coin, pas vrai ? ... Eh ! regarde !

Il me désigna un type d'une taille exceptionnelle. Il devait mesurer un peu plus de deux mètres.

— Et là ! un autre ! me dit Marc, surexcité.

Effectivement, un deuxième géant rejoignait le premier. D'où nous étions, je ne pus voir la tête qu'ils avaient, mais je les trouvais très impressionnants, presque non-humains. Ils devaient être très bien maquillés car, lorsque nous nous approchâmes un peu pour les voir de plus près, l'un d'eux se retourna brièvement et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il me sembla remarquer un nez un peu épaté, des yeux noirs et des sortes de dessins sur les pommettes, comme des tatouages, mais en plus marqués. Leurs vêtements étaient en cuir, ou d'une matière semblable. Une veste teinte en rouge et brun leur descendait jusqu'à mi-cuisse, et un pantalon assez large laissait leurs chevilles découvertes. Ils étaient tous les deux chaussés de sandales de cuir dont le laçage montait sur leurs jambes et disparaissait

sous le pantalon. Non contents de dépasser tout le monde de plus d'une tête, ils étaient extrêmement larges d'épaules. Ils avaient en fait une allure de culturistes assidus et leur puissance physique ne faisait absolument aucun doute. Ils semblèrent discuter un court instant, puis se dirigèrent vers le fond de l'esplanade. On s'écartait sur leur passage, on commentait leur apparence, on les montrait du doigt. Ils ne regardaient personne et continuaient d'avancer, superbes et effrayants. Ils finirent par se fondre dans la nuit.

J'étais totalement bluffé.

— Qui c'est, ces types ? demandai-je.

— Des Orcs, répondit mon ami.

— Des Orcs ?

— Ouais. C'est la première fois que j'en vois d'aussi réalistes.

Ils ont fait un super boulot, hein ? on dirait des vrais !

— Je sais pas, j'en n'ai jamais vu de vrai, répondis-je d'un ton faussement dégagé.

Ces deux « Orcs » m'avaient marqué et je restai un long moment à fixer l'endroit où ils avaient disparu, leur image incrustée dans ma mémoire. Mon ami continuait de regarder autour de lui, heureux d'être dans le GN, dans ce monde qu'il affectionnait tant. Il poussa un soupir de bonheur et s'exclama :

— On s'y croit complètement, là ! Ah ! voilà sans doute les orga !

Deux hommes étaient apparus sur l'estrade. Ils furent accueillis par une puissante acclamation poussée par plusieurs centaines de gorges. L'effet était saisissant. Je comprenais de plus en plus l'attrait des GN.

Les deux types attendirent que les vivats se calment. L'un d'eux était celui qui nous avait accueillis à l'entrée du domaine. Son épée lui battait la cuisse tandis qu'il avançait vers le bord du podium. L'autre était un personnage très richement vêtu, comme sorti d'une gravure du Moyen-Âge. Il portait une sorte de pantalon de velours d'un bleu profond rehaussé de fils dorés et sur lequel montaient des bottes de cuir, une veste du même tissu, et une petite cape bleu nuit elle aussi. Vu de la place où je me tenais, il semblait grand et devait avoir une cinquantaine d'années. Ce qui me frappa le plus quand je le vis sur cette estrade, éclairé par la lueur changeante des torches, fut la façon dont il considéra l'assemblée qui lui faisait face et se taisait progressivement. Un

regard de seigneur. Dominateur, possessif, et ne doutant pas une seule seconde de sa supériorité. Il possédait visiblement une autorité innée, parce qu'il ne fit aucun geste, ne dit pas un mot, mais tout le monde se tut très rapidement. Il resta plusieurs secondes sans rien dire, à dévisager les gens, sans sourire. Je ne sais pas s'il scruta tous les visages mais, bien que nous fûmes plusieurs centaines à attendre qu'il parle, cela ne m'étonnerait pas. Toujours est-il que lorsque ses yeux rencontrèrent les miens, je retrouvai immédiatement l'angoisse qui m'avait saisi dans l'après-midi, lors de notre arrivée dans ce domaine. Cet homme était redoutable. Au sens propre du terme. Il me faisait peur.

— Gentes dames, et messires ! tonna son compagnon. Sa Grâce Aymeric du Clôt, duc d'Hessois, vous accueille en ses lieux et demeures. Il entend que vous respectiez certaines règles impérieuses. Les voici : tout ce qui se rapporte au monde médiatique que vous quittez pendant votre séjour dans le duché sera remis aux soldats de Sa Grâce. Cela comprend les téléphones cellulaires, les montres de poignet, les instruments de positionnement, les instruments d'écoute de musique, les jumelles ou longues-vues, ainsi que les papiers et les clefs. Des sachets vont vous être remis. Vous placerez ces objets à l'intérieur, ainsi que votre désignation chiffrée. Ces sachets seront introduits dans un coffre dûment celé et vous seront rendus à l'issue de votre séjour... si toutefois vous pouvez exprimer la volition de partir du duché.

Cette dernière phrase me glaça les sangs et je me sentis, à cet instant, complètement déphasé par rapport aux autres participants, car ils furent très nombreux à rire et à applaudir la remarque.

— J'ai jamais vu ça, des sacs pour les affaires perso, dit Marc. Remarque, c'est bien pensé, on ne risquera pas de se faire voler, comme ça.

Il souriait, visiblement très heureux. Je ne partageais pas son enthousiasme, loin de là. Je songeai que je devais être réellement paranoïaque et que cette impression, ce malaise n'avaient aucun fondement sérieux. Je résolus alors d'ignorer mes pressentiments funestes et de me plonger dans l'attrait tout particulier du séjour auquel il m'était offert de participer.

— L'histoire dans laquelle vous vivez dès à présent est simple. Sa Grâce va vous la narrer !

Il se tourna vers notre hôte en lui disant :

— Ils sont tout à vous, Votre Grâce.

Ce à quoi le duc, si j'avais bien compris son titre, répondit :

— C'est bien ainsi que je l'entends, prévôt.

Puis, d'une voix forte, visiblement habituée à être obéie, il s'adressa à la foule :

— Nobles dames, messeigneurs, manants ! vous vîntes en mon duché pour satisfaire votre goût de la belle aventure, la seule qui soit digne d'être vécue et partagée, celle qui engage un être du corps jusqu'à l'âme !

Des vivats enthousiastes ponctuèrent cette entrée en matière.

Le duc n'attendit pas qu'ils cessent pour poursuivre :

— Ce camp est le vôtre. Vous formez une armée, vous formez une unité. Ils sont autant, à l'opposé du domaine à se préparer pour s'emparer de l'artefact !

Cette fois-ci, plus personne ne dit mot. Certains visages reflétaient même une sorte d'étonnement. Je poussai discrètement le bras de Marc et lui chuchotai :

— Ça ne se déroule pas comme ça, d'habitude ?

Il me répondit sur le même ton :

— Non. Là, le scénar est apparemment simplissime : deux factions qui vont s'affronter. J'ai presque envie d'être déçu. En plus, si on est à peu près quatre à cinq cents ici, ça veut dire qu'on est presque mille en tout ? c'est du GN de folie ! mille participants ?

Là-haut, sur son estrade, le « duc » continuait :

— ... cet artefact est contenu dans le coffre dont mes gens vous vont présenter une image dans peu de temps. Il vous revient de le quérir selon les chemins que l'on vous indiquera. Si vous parvenez en sa possession, en aucun cas vous ne le devez perdre, faute de quoi, vous seriez contraints de le reprendre, sous peine de rester céans pour le restant de vos jours.

— C'est quoi cet artefact ? demanda un type dans la foule.

L'homme le foudroya du regard, tandis que le « prévôt » s'exclama :

— On donne son titre à Sa Grâce, manant !

— Mille pardons, monsieur le duc, reprit le type, apparemment heureux d'avoir été admonesté. Puis-je savoir à quoi ressemble cet artefact ?

Le « duc » fit un vague geste de la main qui pouvait passer comme une acceptation des excuses prononcées. Il répondit :

— Tu sauras, manant, que celui qui le découvrira aura vaincu tous les autres. Je ne puis t'en dire davantage maintenant, car votre histoire dépend de cet artefact et de la garde que vous saurez, ou pas, monter autour de lui. Je vous laisse vous répartir les tâches, nommer un chef, ou agir de façon anarchique. Votre destin est d'ores en avant entre vos mains.

Il se tut un court instant, considéra tous les gens qui se tenaient le visage levé vers lui et conclut :

— Votre jeu est entamé. Je n'en suis point le maître, je ne garde aucun rêve, pas plus que je n'arbitre quoi que ce soit. N'omettez à aucun moment qu'il est comme vous l'avez désiré, j'entends grandeur nature. Pesez ces deux mots : grandeur et nature. Il se peut que nous nous retrouvions sur le parcours. Cette rencontre sera possiblement brève, ou plus longue, mais elle sera. À vous revoir, nobles dames, messeigneurs, manants. Puissent vos dieux vous apporter de l'entendement, de la ténacité et du courage... beaucoup de courage.

Ayant dit, il pivota de manière presque théâtrale. Sa cape vola un instant sur ses épaules et me fit penser à l'aile d'un oiseau de nuit. À cet instant précis se déroula quelque chose qui, je le sais, restera à jamais dans ma mémoire. Alors que de nombreuses personnes applaudissaient ce discours et que le « prévôt » reprenait la parole pour donner des consignes quant au ramassage des portables et autres, ce type, le « duc » marcha vers l'arrière de l'estrade, et... disparut. Ni plus, ni moins. Il ne descendit pas de marches, il ne se cacha pas derrière son « prévôt », pas plus qu'il ne s'accroupit ou se dissimula derrière un voile. Rien de tout cela. Il disparut, littéralement. Quand il avait effectué son demi-tour, je ne l'avais pas quitté des yeux, étant très intrigué par le personnage. Je voyais encore ses bottes et le bas de sa cape quand, soudainement, il n'y eut plus rien. Je crus avoir rêvé et me déplaçai en pensant le voir descendre de l'estrade. Nous étions assez proches de la tribune, j'atteignis donc rapidement l'arrière du podium. Il y avait là des membres de l'organisation, des « soldats », qui discutaient entre eux, mais pas de duc. Fronçant les sourcils, je m'approchai des quatre hommes qui me regardèrent venir avec un air que je ne trouvai pas particulièrement aimable.

— Le duc ? demandai-je.

— Que donc le duc, étranger ? me questionna l'un d'eux d'un ton rogue.

— Où est-il ? je ne l'ai pas vu redescendre et...

— T'as point à l'assavoir, me coupa le type en avançant d'un pas vers moi, suivi par les trois autres.

Nullement impressionné, mais un peu agacé par leur comportement, je lâchai :

— Dites, messieurs, votre accoutrement ne vous confère aucun droit et votre usage de cet ancien français approximatif me paraît plus risible qu'autre chose. Alors vous me parlez sur un autre ton et vous ne me prenez pas pour un débile venu vivre ici l'expérience de sa vie. OK ?

— Toi, tu t'en vas apprendre que..., commença le soldat.

Il fut interrompu par l'arrivée d'un organisateur qui, d'un ton enjoué, s'exclama :

— Allons messieurs, qu'est ceci ? vous n'êtes pas ici pour vilipender les participants, que diable ! laissez donc ce monsieur aller où il le souhaite sans outrepasser vos fonctions. Retournez à votre place, je m'occupe de cela.

À mon grand étonnement, les quatre types ne protestèrent pas. Au contraire, dès qu'ils avaient entendu la voix de cet homme, ils s'étaient figés et leurs regards s'étaient faits fuyants, exactement comme s'ils avaient craint de lui parler en face. Bredouillant un vague assentiment servile, ils firent demi-tour, me laissant seul avec l'individu qui vint vers moi, la main tendue. Il était vêtu à la mode du XXI^e siècle, sweat-shirt et pantalon coupe jean, et sa main sentait l'eau de toilette pour hommes. Je me sentis presque ridicule dans mes habits de *kendo*, *hakama* et *keigo-gi* bleu marine.

— Je me présente, Louis Tilleul, comme l'arbre. Je suis co-organisateur de ce GN.

— Yves Luso.

— Enchanté, monsieur Luso. Excusez-moi pour le comportement de ces gardes. Étant donné l'ampleur de cette... de ce jeu, nous avons préféré faire appel à plusieurs sociétés pour l'organisation, mais il s'avère que certains de leurs employés prennent leur rôle un peu trop au sérieux. Je ne sais plus trop si nous avons bien fait. Enfin... vous vouliez savoir quelque chose ?

Il me regardait avec sympathie, sans que cela paraisse forcé. Il ne portait aucune épée, ou quoi que ce soit de moyenâgeux, et de constater cela me fit prendre conscience que j'avais rapidement perdu mes repères « modernes », que je m'étais très vite plongé dans l'univers créé par les organisateurs du jeu. Je me secouai mentalement, et lui dis :

— Oui, j'ai été intrigué par le départ de monsieur d'Hessois, il...

— Ah ! c'est vrai que ça fait un peu mise en scène. J'en ai parlé à Aymeric, Monseign... monsieur d'Hessois, mais il a tenu à son scénario qui, selon lui, donnait le ton du GN et devait plaire aux participants. J'ai été sceptique, et votre question semble confirmer que j'étais dans le vrai. Quoique vous soyez le seul à vous en être inquiété, monsieur Luso. Les autres participants sont toujours devant l'estrade à écouter les informations qui leur sont données. Sans doute êtes-vous doté d'un sens critique plus aiguisé que celui de vos collègues ? L'avenir nous le dira dans la suite du jeu. Je vous laisse, je dois aller vérifier que tout est bien en place. Si toutefois vous aviez d'autres questions, n'hésitez pas. À bientôt sans doute, et bon GN ! vous allez voir, on vous a réservé des surprises !

Il me quitta sur un dernier salut de la main auquel je répondis machinalement, avant de me rendre compte qu'il n'avait absolument pas répondu à ma question. Je ne savais toujours pas comment Hessois avait disparu.

— Allez, me dis-je à mi-voix, arrête de te prendre la tête, et roule. Je rejoignis les autres.

— T'étais où ? m'accueillit Marc. Il faut qu'on mette nos affaires dans les sacs. Tiens, j'ai pris le tien.

Il me tendit un sachet en toile épaisse sur lequel une étiquette en coton, cousue, portait mon numéro d'inscription.

— Eh ben ! m'exclamai-je, ils ont dû s'amuser, pour coudre tout ça pour chacun des participants ! je comprends un peu mieux le prix d'inscription. Cela dit, ils auraient pu prendre des sacs en plastique et imprimer notre numéro sur un papier. À mon avis, ç'aurait été plus simple.

— Ouais, mais moins classe, remarqua Marc.

— Bon. Et la suite ? demandai-je.

— Les autres sont allés donner leur sac, et on se retrouve tous devant l'estrade pour répartir le boulot. Magne, on va être les derniers !

Il partit en courant presque, son sac à la main. Il semblait parfaitement heureux. Il souriait sans cesse, parlait vite, et se frottait souvent les mains d'excitation. Je le suivis en trotinant.

J'aurais dû prêter attention aux évènements qui eurent lieu ensuite. Bien que j'aie décidé de ne plus m'en faire à propos de l'espèce de pressentiment qui ne me quittait pas, la soirée, puis le début de la nuit semblèrent alimenter mes sourdes craintes. Chaque faction avait longuement discuté, palabré, pour nommer ce que Marc avait appelé des chefs de guerre et de camps, des druides, et même des prêtres. J'étais dépassé, perdu dans ce « monde » auquel je ne parvenais pas à croire. Craignant de gêner Marc et les autres, je veillai à me faire tout petit, à ne pas trop ouvrir la bouche pour éviter de dire des bêtises. Il y eut des concours de toutes sortes. Ils se mesurèrent au tir à l'arc, au duel singulier à l'épée...

— Vas-y ! m'enjoignit Marc. Vas-y !

Je n'avais aucune envie d'y aller. Mimer un combat à grands renforts d'ahanements comme je le vis faire par deux types bâtis comme des armoires, ne me tentait pas.

Plus loin, près d'un feu, trois musiciens jouaient des airs qui me parurent folkloriques. C'était assez joli. Je n'y connais pas grand-chose en musique traditionnelle, mais leur petit groupe paraissait bien fonctionner et certains morceaux étaient plutôt entraînants. D'ailleurs, des filles et des types dansaient à la lueur du foyer. L'humeur générale était joyeuse, on riait, on s'apostrophaît. Malgré tout, je ne parvenais toujours pas à entrer dans le jeu. Je me sentais en perpétuel décalage et ce fut sans doute ce qui me permit de voir des ombres, des formes, énormes et très rapides, tourner juste à la lisière de la lueur des feux de camp. J'ignorais s'il s'agissait de phénomènes normaux ou pas dans les GN. Je n'en parlai pas à Marc, ou aux autres. J'aurais dû.

Quand enfin je rejoignis ma tente et me couchai, tard dans la nuit, il me fut difficile de trouver le sommeil, car des cris, des rires, des chants et des bruits attiraient sans cesse mon attention et je crus souvent que nous étions attaqués. À un moment, il faisait alors nuit noire, j'entendis nettement des sortes de reniflements de l'autre côté de la toile de tente. Je levai la tête et vis une ombre qui me parut énorme se profiler sur le tissu. J'avoue que

j'ai eu peur. Je me souviens avoir saisi mon *boken* et avoir veillé longtemps après que les sons étranges se furent éloignés, puis eurent disparu.

Quand j'en parlai à Marc le lendemain, il me dit que ce pouvait être ceux de l'autre faction qui étaient venus en reconnaissance et que j'aurais dû le réveiller pour qu'on aille voir ensemble.

Nous consacrâmes la matinée suivante à chercher le coffre. N'ayant aucune idée de l'endroit où il pouvait être caché ni à quoi il ressemblait, nous ne savions pas où diriger nos efforts. Marc, une fille de notre groupe et moi, avions emprunté un chemin qui s'enfonçait dans un petit bois. Nous ne vîmes personne et ne trouvâmes aucune indication qui aurait pu nous mettre sur la voie. Pour moi, ce fut une balade en forêt. Pour Marc et Ophélie, ce fut décevant. Ils ne comprenaient pas ce GN et étaient désorientés par l'absence d'indices, de scénario et de PNJ qui auraient pu les renseigner et avec lesquels ils auraient pu discuter ou marchander pour obtenir des informations. Il me souvient que j'avais été étonné par l'ambiance particulière qui régnait dans la forêt. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'étrange, d'inconnu. Les chants d'oiseaux étaient toujours là, les fougères, les feuilles mortes, l'odeur de la terre également, mais il manquait quelque chose sur lequel je fus incapable de placer un nom, un souvenir, une image. Encore une fois, je ne savais qu'en penser. Cette incapacité à me débarrasser de mon sombre pressentiment m'exaspérait de plus en plus.

Quand nous revînmes au campement, des groupes de personnes discutaient, d'autres allaient et venaient, tous semblaient contrariés.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demandai-je.

— Il y a qu'on n'a pas l'ombre d'un scénar, on n'a pas vu la queue d'un PNJ depuis le début, et les orga sont aux abonnés absents. Voilà ce qu'on a ! me répondit une femme en secouant la tête d'un air désolé.

Je songeai que, décidément, j'aurais mieux fait de ne pas accepter cette proposition de jeu. À en juger par la tête de Marc et des autres joueurs, ce GN paraissait mal emmanché. En fait de mauvais pressentiment, sans doute avais-je senti un manque patent d'organisation ?

À la suite de Marc, je traînai une partie de la journée à écouter des gens discuter, se disputer, se provoquer, même. Ils étaient tous venus pour vivre quelque chose, et se retrouvaient à ne pas savoir que faire, sans instruction.

Vers la fin de l'après-midi, Loïc apparut près de notre campement, très excité.

— Des Orcs ont été aperçus aux alentours du camp ! nous dit-il. Et puis des paladins ont disparu.

— Disparu ? s'étonna Marc.

— Oui. Ils auraient été vus pour la dernière fois près d'un gros chêne, dans la forêt. Ils étaient accompagnés par une ribaude. Elle dit les avoir vus partir devant elle alors qu'elle cherchait des simples. Un mage tout en bleu s'est matérialisé à côté des paladins, et ils ont disparu.

— Elle a vu ça ? demandai-je.

— Oui. Elle est à la taverne et raconte son histoire à tout le monde. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle a l'air complètement partie, la pauvre fille, ajouta Loïc.

— Partie, c'est-à-dire ? intervint Marc.

— Eh bien elle pleure, elle tremble. Si elle joue, elle joue bien !

Ils se regardèrent tous les deux, les sourcils froncés.

— C'est pas comme ça d'habitude ? m'enquis-je.

Marc me considéra comme s'il prenait conscience de ma présence et me dit :

— Non. C'est pas comme ça d'habitude. Il y a quelque chose de très bizarre dans ce GN.

Je regardai mon ami et lui dis :

— On va la voir, cette fille ?

— OK. Je te suis.

Nous allâmes à la taverne.

Quand nous entrâmes dans la grande salle, un petit attroupe-ment d'une dizaine de personnes entouraient effectivement une jeune fille qui semblait totalement égarée.

— ... devant moi ! disait-elle. Juste devant moi ! je sais pas comment c'est possible, mais je l'ai vu ! je discutais avec eux, quand ce mage est apparu.

— Apparu comment ? demandai-je.

— Eh ben apparu. Il était pas là avant, et il a été là, dit-elle en levant les yeux vers moi.

— À côté d'un arbre, ou d'un buisson ?

— Sur le chemin. En plein sur le chemin, à côté des paladins, me répondit la fille.

— Et ensuite ?

— Ensuite il a levé un bras et...

Elle s'interrompit et me regarda encore une fois, les yeux pleins de larmes. À cet instant, j'eus la conviction que cette fille n'était plus dans le GN. Elle avait réellement vu ce dont elle parlait, car la détresse qu'elle affichait ne pouvait être jouée.

— Il a levé un bras, reprit-elle et ils ont disparu. Tous.

Je ne posai plus de questions, elle ne savait rien de plus que ce qu'elle racontait inlassablement depuis ce à quoi elle avait assisté. Je tirai Marc à part et lui dis :

— Marco, ça me travaille cette histoire. Je trouve qu'il se passe des choses étranges dans ce jeu de rôle.

— Tu sais, il y en a qui ne fument pas que des gauloises dans les GN, me dit-il. Et puis il faut savoir qu'il y en a qui sont quand même pas mal allumés.

— Tu crois qu'elle est shootée ?

— J'en sais rien, mais son histoire est difficile à avaler.

— Pourtant, dans un GN, ce genre de scènes doit arriver, non ?

— Oui, mais tout est joué. On n'est pas débiles au point de croire complètement que les druides ont des formules magiques, que les mages sont capables de lancer des sorts et que les Orcs existent vraiment. On sait qu'il y a des gens derrière les maquillages, les costumes et les sorts. Des employés de bureau, des profs, des commerciaux. D'ailleurs, c'est ça qui est bien dans les GN, c'est de savoir que tout le monde est dans le jeu, tout le monde s'immerge dans l'histoire en sachant qu'elle a été écrite, sans perdre pied. Seulement, parfois c'est vrai, il y en a qui perdent pied. Rarement, mais ça arrive, la preuve.

J'allais répondre que son point de vue ne me convainquait pas totalement, quand un type entra dans la taverne et cria :

— Venez, on se réunit sur la grande place ! On veut savoir ce qu'il faut faire et il y en a qui ont une idée. Venez !

En cette fin de journée, apparemment la quasi-totalité des participants se trouvait sur l'esplanade, devant la maison. Cinq ou six personnes étaient montées sur l'estrade et réclamaient le silence, sans grand résultat, un brouhaha incessant régnait dans le grand espace éclairé par les torches qui venaient d'être allumées. Je ne vis aucune trace des organisateurs. Nous éprouvâmes quelques difficultés à retrouver ceux de notre équipe dans cette masse de gens dont certains étaient excités par ce nouveau départ, alors que d'autres paraissaient désorientés, voire mécontents du fait de l'originalité même de ce GN.

— Alors ? demanda Marc quand notre groupe fut enfin réuni.

— Alors rien, répondit Loïc. Ça cafouille. On n'a pas de scénario, on ne sait rien de rien et eux, là-haut, ils sont pas capables d'obtenir le calme.

— Et sur la découverte du coffre ? s'enquit encore Marc.

— Rien, je te dis, rien, s'énerva l'autre. Pas la moindre piste d'intrigue ! la seule chose qu'on ait eue, c'est la situation de notre campement. Avec ça... En plus, les PNJ sont invisibles, et on n'a aucune info.

Sur l'estrade, un homme s'avança et leva les deux mains.

— Ah, je crois que ça bouge, dis-je.

Tout le monde leva la tête vers la tribune et une sorte de silence se fit progressivement, tandis que le type gardait les bras en l'air.

— Mes amis ! commença-t-il. Monseigneur du Clôt d'Hessois nous a clairement donné une mission à accomplir. À nous de veiller à la remplir correctement. Je crois que nous ne devons plus perdre de temps. Nous savons qu'un peuple ennemi se prépare, de son côté, à s'emparer du coffre. Si nous voulons remporter ce jeu, nous devons être plus rapides qu'eux. Il paraît que certains d'entre nous ont disparu, que des Orcs ont été aperçus dans la forêt, et que des mages apparaissent sur le chemin qui mène à la colline. Nous ne devons pas rester sans réagir, ou bien nous allons être pris de vitesse. Donc on doit s'attribuer des rôles. Voilà ce que je vous propose : constituons un corps d'armée avec les guerriers. Que les mages s'entendent et désignent un mage référent. En fait, que chaque classe se regroupe, de façon à ce qu'on puisse connaître nos effectifs exacts. Aller ! dit-il en frappant dans ses mains. Les guerriers, sur la droite de l'estrade !

Ce devait être quelqu'un habitué à contrôler les masses, car il fut assez vite obéi. Comme je restais un peu à la traîne, peu habitué à ces jeux et surtout, peu enclin au comportement moutonnier, Marc me sollicita :

— Yves, viens ! me dit-il. Pour une fois qu'on te dit quoi faire et que ce n'est pas toi qui diriges, ça va te changer.

— Dans les stages, je ne dirige rien, fis-je remarquer.

— Eh ben voilà, c'est comme un stage.

Nous nous retrouvâmes trois de notre faction dans le corps des guerriers. En tout, la moitié des joueurs était des combattants.

— Bien, reprit le meneur du haut de son estrade. Les guerriers, vous allez établir des tours de garde autour des camps, pour qu'on ne se fasse pas surprendre cette nuit par les autres. Vous êtes nombreux, c'est bien. Il faut des capitaines. Que vingt guerriers qui ont déjà commandé sortent de la masse !

Ils furent plus d'une trentaine à avancer. Je ne bougeai pas, alors que Marc m'avait poussé dans le dos en m'encourageant à me présenter à ce poste apparemment convoité.

Au bout de quelques minutes de palabres que je trouvai passablement ridicules, vingt types furent désignés. Celui qui allait s'occuper de nous était habillé en cuir de la tête aux pieds et portait une sorte de casque rutilant. Une longue épée était fixée dans son dos et je me demandais comment il pouvait bien la dégainer sans se démettre l'épaule.

— C'est ça qui va nous commander ? chuchotai-je à Marc.

— T'as pas voulu y aller, alors gueule pas, me rabroua-t-il gentiment.

— C'est vrai, dus-je reconnaître.

Tandis que le meneur continuait de distribuer les tâches, diviser la masse en groupes selon les compétences de chacun, notre chef nous prit à part et nous tint un discours qui me parut hallucinant :

— Soldats ! commença-t-il. J'ai été placé à votre tête car je suis connu dans ce monde pour être le meilleur tueur d'Orcs. On me nomme Casse-têtes, sachez-le, si l'envie vous prenait de désobéir ou de désertir ! il paraît qu'il y a déjà des gobelins qui traînent autour de notre camp pour nous espionner. Il faudra être vigilants et essayer de mettre la main dessus. Je punirai toute désobéissance !

Ce ton d'adjudant-chef me déplut profondément.

— Qu'est-ce qui lui prend à ce con ? maugréai-je.

— Chut !... t'es dans un GN. Tu oublies tout ce qui te rattache à ta vie dans le civil. Casse-têtes nous commande, alors on a intérêt à lui obéir, c'est vrai que c'est un tueur d'Orcs, j'en ai entendu parler, et il paraît qu'il n'est pas tendre, me murmura Marc.

— Ouais, ben je me demande si j'ai bien fait de venir, moi. Je ne sais pas si je vais longtemps pouvoir faire semblant de jouer aux cow-boys et aux Ind...

— Qu'est-ce qu'il dit celui-là ? beugla notre chef en tendant un doigt accusateur dans ma direction.

— Rien. Il ne dit rien, répondis-je.

— Tu ne me coupes pas la parole !

Je soupirai.

— On répond : oui chef !

— Chef ! oui, chef ! hurlai-je en me tenant droit comme un piquet.

Il me regarda d'abord d'un air ahuri, puis comme certains eurent la mauvaise idée de sourire, il les vit et dut comprendre que je me moquais de lui.

— Toi, je sens que tu vas nous causer des ennuis, dit-il d'un ton déplaisant. J'ai bien envie de te mettre aux fers dès maintenant.

— Chef, intervint Marc, je suis responsable de cet étranger. Il vient d'un pays lointain, c'est pour cette raison que ses vêtements ne sont pas d'une facture connue.

— Si tu en es responsable, soldat, tu peux très bien aller avec lui dans les fers !

« Dans les fers » ! pour couronner le tout, ce type ne savait pas parler. Je trouvais que la plaisanterie avait assez duré et que cette initiation au monde magique du jeu de rôle commençait très sérieusement à ne plus m'enchanter.

— Chef, sans doute que nous pourrions monter la garde sur la colline ? proposa Marc qui sentait bien que la moutarde me montait au nez.

— Et vous endormir..., se moqua le chef.

— J'irai avec eux, Casse-têtes, dit un soldat qui ne faisait pas partie de notre groupe initial. Comme ça, je les surveillerai.

— D'accord, Luc-le-brave, ton dévouement ne sera pas oublié.

Je faillis éclater de rire. « Luc-le-brave » ! il ne manquait plus que Thierry-la-fronde... Décidément, on était vraiment tombé sur ce qui se faisait de meilleur. Marc fit alors une réflexion qui me fit un bien fou et qui fut sans doute à l'origine de ma décision de ne pas tout plaquer sur-le-champ :

— Et on n'oublie pas non plus qu'on est dans un GN, dans un *jeu* de rôle...

Mon ami avait demandé l'autorisation que l'on puisse aller chercher de quoi se couvrir pendant la garde, car le vent s'était levé et, bien qu'il eût fait chaud pendant tout le voyage, depuis qu'on se trouvait dans ce domaine, la température avait chuté de façon marquée. J'avais craint qu'il ne m'en veuille de devoir monter la garde dès le deuxième soir et ainsi de manquer la fête prévue dans le campement, mais il n'en fut rien. Cet homme était d'une nature heureuse. Il était dans le GN. Il faisait maintenant partie d'une troupe qui allait devoir chercher un trésor évidemment inestimable, le défendre contre des ennemis, dont certains pouvaient être des Orcs ou des gobelins ! tout cela le comblait d'aise. Par ma faute, il se trouvait maintenant exilé hors du camp avec moi, et nous étions de surcroît placés sous la surveillance de ce qui m'apparaissait être un crétin authentique qui, lui, ne cachait pas sa mauvaise humeur, mais cela ne ternissait pas son bonheur !

— Comment tu fais pour être perpétuellement content ? lui demandai-je.

— Silence quand on se déplace, on est peut-être..., éructa l'autre en levant son antique lanterne.

— Ta gueule, le coupai-je, je parle à mon ami. Alors toi, tu te tais.

— Dis donc, l'étranger, je pourrais t'occire là, tout de suite, et prétendre que nous avons été attaqués !

Je me tournai vers Marc que je distinguais vaguement dans la pénombre, et lui dis :

— Marco j'en ai marre, là. Ils me gonflent ces malades. Ils sont tous comme ça dans les GN ?

— Silence, je t'ai dit ! silence, ou je te frappe !

— Essaie..., grondai-je.

J'avais emporté mon *boken*. J'avais finalement dédaigné l'espèce d'épée en plastique et mousse dure que Marc m'avait

réservée, car je la trouvais beaucoup trop légère et, toute magnifique qu'elle soit, je ne ressentais rien quand je la maniais. « Tu prends le *boken* ? » m'avait demandé mon ami, inquiet. « Oui mais ne t'en fais pas, je sais retenir mes coupe », l'avais-je rassuré. « C'est interdit, il n'a pas été visé par les orga », avait objecté Marc. « Tu les as vus, toi, les orga ? », lui avais-je rétorqué. Il avait fait la moue et répondu : « Ouais mais quand même, fais gaffe, juste pour la garde, hein ? ».

Et là, quand ce type leva son arme en une garde ridicule, je ne bougeai pas d'un pouce.

— Non, Luc ! s'écria Marc. Il est trop fort pour toi !

L'autre le considéra d'un air dédaigneux. Il avait posé sa lanterne dans l'herbe, et était éclairé en contre-plongée. Je dois avouer que voir cet abruti habillé comme au Moyen-Âge lever son épée sur moi, avec cet éclairage particulier, me toucha par l'esthétique du moment. L'espace de quelques secondes, je me trouvais, moi aussi, plongé dans un monde décalé.

— Trop fort pour moi, répéta le type. Tu vas voir s'il est trop fort pour moi !

Avec un grognement, il tenta de m'asséner un coup de bûcheron. Il était tellement lent, tellement théâtral, que c'en était risible. Je n'avais pas envie de rire. J'en avais assez de cette mascarade et esquivai sa frappe en lui délivrant une coupe sèche, mais très peu appuyée, sur le poignet.

— Ah ! Ah ! il m'a cassé le bras ! il m'a cassé le bras ! s'écria Luc « le brave » en laissant tomber son arme dans l'herbe.

— Je n'ai rien cassé du tout, dis-je tranquillement tandis que, pour la première fois, Marc me regardait avec un air courroucé.

— Au pire, tu auras un petit bleu. Ça te fera un souvenir.

Je ramassai la lanterne et, reprenant la progression, leur demandai :

— Alors, il est où, ce poste de garde ?